

Nouvelles pratiques sociales



Anita Caron (sous la direction de), *Femmes et pouvoir dans l'Église*, Montréal, Éditions VLB, 1991, 256 p.

Judith Dufour

Volume 6, numéro 1, printemps 1993

La surdité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301215ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301215ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (imprimé)

1703-9312 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dufour, J. (1993). Compte rendu de [Anita Caron (sous la direction de), *Femmes et pouvoir dans l'Église*, Montréal, Éditions VLB, 1991, 256 p.] *Nouvelles pratiques sociales*, 6(1), 227–230. <https://doi.org/10.7202/301215ar>



Femmes et pouvoir dans l'Église

ANITA CARON (sous la direction de)
Montréal, Éditions VLB, 1991, 256 p.

Au Québec, les femmes ont exercé et exercent encore de multiples tâches de service dans l'Église catholique mais leur participation à des tâches ecclésiales officielles demeure encore très limitée. Le sacerdoce leur étant interdit, elles ne peuvent occuper un poste dans la hiérarchie du pouvoir ecclésial.

Une équipe de chercheuses sous la direction d'Anita Caron a voulu connaître, à travers les places qu'elles occupent et les tâches qu'elles accomplissent, les contributions des femmes dans le travail paroissial au cours des années 1945-1985. Les paroisses, choisies en fonction de leur représentativité, regroupent des organismes de différents types. Les archives et des entrevues avec des femmes qui s'occupent de services paroissiaux, avec certains pasteurs et quelques acteurs laïcs, constituent les sources de l'enquête.

L'étude parle de l'évolution de l'engagement des femmes dans l'Église, en passant par les associations pieuses ou caritatives, par leur apport à l'enseignement et aux soins de santé ou d'assistance sociale, par le service domestique auprès des prêtres jusqu'à l'exercice de services administratifs, pastoraux et ministériels. Le changement dans les formes de services rendus suit la courbe qu'empruntent ceux observés dans la société civile. Par compte, la motivation qui inspire les femmes religieuses ou laïques à agir et à accepter des rôles imposés, tout comme l'entêtement des hommes d'Église à protéger les places exclusives qu'ils occupent au sein de l'appareil ecclésial, changent peu.

C'est à ces quelques questions que tend à répondre l'ouvrage qui se divise en trois parties. Les deux premières portent sur les données sociohistoriques et sur les données factuelles, tandis que la troisième propose quelques lectures de la situation des femmes dans l'Église.

Flore Dupriez campe d'abord quelques repères historiques de l'évolution de l'institution ecclésiale dans la société, ainsi que de l'évolution de la vie des femmes à l'intérieur de cette même institution. L'auteure rend ainsi compte de la dialectique qui s'y révèle, autant entre les laïques et la hiérarchie qu'entre les hommes et les femmes, à travers le rôle déterminant que l'institution a joué dans la structuration du social au Québec.

Ensuite, Nicole Frenette et Nadia Famhy-Eid dépassent le cadre du Québec et constatent qu'en tout temps et partout où il y a la catholicité, les femmes religieuses ou laïques constituent une main-d'œuvre incontournable pour la réalisation des objectifs tant évangéliques que sociaux de l'institution religieuse. Elles font aussi l'hypothèse que, dans le christianisme, l'égalité existe entre les hommes et les femmes aux yeux de Dieu seulement ; l'Église, elle, tient compte de la différence de nature fondée sur la notion de maternité spirituelle et physique. Le chemin est tracé et acquise est la fierté des femmes qui assument un rôle ainsi sacralisé, comme tendent à le démontrer les entrevues de l'enquête.

Dans la deuxième partie, Agathe Lafortune, Élisabeth Brandy et Anita Caron décrivent les paroisses et leurs organismes. Elles rendent compte des données recueillies dans les deux paroisses étudiées en reconstituant, à travers les entrevues, le travail accompli, les fonctions assumées et l'influence exercée par les femmes. Elles donnent un aperçu du regard que celles-ci portent sur leur engagement. Le clergé, quant à lui, tout admiratif soit-il, n'en reste pas moins toujours retranché derrière l'orthodoxie pour défendre l'exclusivité de l'accès au pouvoir socioreligieux. C'est le chapitre clé du livre, fascinant et combien révélateur au sujet de la complexité des phénomènes de domination, de l'intériorisation des modèles, de la légitimation par le discours et, en bout de ligne, de la satisfaction que ces femmes retirent de leur implication dans les tâches qu'elles assument.

Comme en aparté, Normande Simard et Lise Campeau examinent l'impact sur la reconnaissance du statut des femmes dans l'Église de certains groupes de femmes reconnus dans notre société. Cela nous vaut un clin d'œil du côté des épouses des diacres. Tandis que l'époux se faufile dans la hiérarchie des clercs, l'épouse est reconnue officiellement à titre « d'épouse de diacre ». Il faut le lire pour le croire !

La troisième partie de l'ouvrage associe les lecteurs et lectrices à une incursion rigoureuse dans l'univers complexe de la mise en place des dominations sexiste et socio-économique dans le champ religieux. Le retour aux entrevues, effectué par chacune des auteures, a quelque chose de stimulant lorsque peu à peu, les sujets étudiés s'animent sous nos yeux.

D'abord, le cinquième chapitre est consacré à un déblayage de concepts autour de la notion centrale de pouvoir. Marie-Andrée Roy, par le biais de quelques éléments tirés de la théorie wébérienne, met en lumière comment se fondent et se légitiment, dans les données ramassées, les rapports clercs-laïcs et hommes-femmes dans l'Église. Puis, au neuvième chapitre, c'est à l'aide de théories féministes sur l'appropriation collective de la production des femmes dans le rapport de sexe et le rapport de statut, que l'auteure perçoit l'invisibilité et l'absence de pouvoir réel des femmes dans l'Église. La maîtrise de l'univers conceptuel dont se sert l'auteure, dans l'articulation qu'elle établit entre ces différents rapports et ces différents niveaux de rapports sociaux, procure un plaisir intellectuel non négligeable.

C'est ainsi que dans cette foulée, au chapitre VI, Flore Dupriez démontre comment la complémentarité entre les hommes et les femmes, tant vantée par l'Église, se joue dans la subordination telle qu'instaurée au cours de son histoire, en la fondant sur une différence de nature. L'auteur conclut que l'Église a beaucoup de peine à reconnaître que les femmes et les hommes sont égaux. Les paroissiennes elles-mêmes semblent avoir beaucoup de peine à reconnaître qu'il pourrait en être autrement. Serait-ce dû à l'intériorisation des valeurs transmises dans ce sens et/ou à cause des stratégies de survie qu'elles ont dû développer et dans lesquelles elles se sentent à l'aise ?

Dans le septième chapitre, Agathe Lafortune parle de rapports sociaux de sexes et de la marginalisation des femmes dans l'Église. La participation des femmes située dans le contexte des pratiques institutionnelles s'avère être discriminatoire à leur endroit. Ainsi, l'enquête auprès des femmes témoigne abondamment de ce que les paroissiennes œuvrent sans compter leur temps dans des tâches essentielles, mais subalternes. À l'aide de théories matérialistes de certaines féministes, elle montre comment une société patriarcale, dotée de structures hiérarchiques rigides, rend impossible la mise en application d'une pratique égalitaire de l'action et de la pensée. Sous cet angle, l'auteure continue le travail d'analyse des données qu'elle avait amorcé dans la deuxième partie du livre.

Le chapitre suivant met l'accent sur le lieu de la théologie comme rapports hommes-femmes. L'article est un intéressant survol de la pensée de trois grandes théoriciennes de la théologie féministe : Mary Daly, Rosemary Radford Ruether et Elisabeth Schüssler-Fiorenza qui ont inspiré les militantes féministes et chrétiennes du Québec. Leur apport sera étudié, comparé et évalué en regard des prises de consciences relevées dans l'enquête. Nous reconnaissons dans les propos des paroissiennes, nous dit Nusia Matura, des échos des préoccupations de la théologie féministe. Toutefois, les propos rapportés, semblent rendre de bien faibles échos de l'importance des démarches musclées auxquelles les théologues féministes mentionnées convient les femmes chrétiennes.

Un rapport de recherche en soi constitue un défi pour le lecteur. Quand il est présenté et analysé par des auteures multiples, fussent-elles membres de la même équipe, le défi est double. En effet, comment éviter l'ennui des apports méthodologiques de certains chapitres sans sacrifier la rigueur théorique et méthodologique qui justifient le travail scientifique ?

Une sobriété de bon aloi et un esprit de synthèse peu commun dans la présentation des données factuelles et de l'ouvrage en général allègent le tout. Cependant, ce genre d'ouvrage donne lieu à de la redondance surtout lorsque les auteures, à tour de rôle, situent les contextes historiques, campent leur approche théorique et font référence aux mêmes données factuelles. Mais voilà que cette redondance permet de voyager à travers l'enquête. Elle permet aussi de mettre en lumière la richesse d'un regard féministe pour dévoiler la complexité des agirs humains dans la structuration des rapports sociaux. C'est dans cette conception de l'exposition que l'ouvrage acquiert son originalité.

En outre, ce voyage, pan de l'histoire féministe et sociale québécoise, ouvre des fenêtres à plus d'un intervenant sur la scène sociale. En effet, comment des êtres humains peuvent-ils s'accommoder des valeurs et des structures aliénantes qu'ils ont pourtant identifiées ? Ces femmes, toutes intelligentes soient-elles, toutes compétentes, en somme toutes semblables à madame tout le monde dans la vie quotidienne, sont capables de décrire les conditions qui font foi de leur discrimination et n'ont pas l'air de s'en porter plus mal !

Ceux qui scrutent les théories sur le changement social pourront y voir à l'œuvre les conditions réunies pour qu'une structure de pouvoir séculaire, qui justifie la domination d'un sexe sur l'autre, résiste au temps et aux luttes intestines. Est-ce le champ de l'activité humaine et sociétale (l'idéologie) allié à la structure hiérarchisée du pouvoir qui rend ainsi impossibles ou presque les espoirs de changement ? « En dépit même de leurs qualifications, les femmes ne pourront accéder à un réel statut d'égalité dans l'Église », dira Anita Caron en guise de conclusion.

Enfin, l'actualité de la recherche ne fait pas de doute à l'époque où l'Église séparée, de dénomination anglicane, qui n'avait pas elle, la protection de la structure rigide hiérarchique, vient d'ouvrir les portes du sacerdoce aux femmes. Par ailleurs, on sait que de nombreuses réponses aux appétits religieux occupent de plus en plus le champ, vulnérable à l'irrespect de la dignité humaine, que constitue l'idéologie.

JUDITH DUFOUR
Politicologue
Saint-Lambert